



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Tandis que les polémiques de toutes couleurs s'établissent dans tous les camps, il est assez piquant de remarquer l'union et l'espèce de fraternité qui existe entre les journaux de mode; — ce sont peut-être les seuls où l'on ne trouve ni aigreur, ni controverse, ni indécise rivalité. — Ne faut-il pas reconnaître en cela que la mode n'a qu'un principe, et que, partant de là, nous puissions nos éléments divers dans cet unique et intarissable moteur qu'on appelle la mode et le goût?

Or, comme la mode et le goût sont choses qui surmonteront toujours à Paris toutes les révolutions et toutes les crises politiques, nous aurons à vous raconter des élégances, des luxes nouveaux, de piquantes inspira-

tions de coquetterie, tout ce qui a fait et fera en tout temps les modèles des plus jolis costumes qui se voient dans tous les pays du monde.

Pour nous, dont la plume s'adresse à tant de salons dont les suffrages distingués font notre gloire et maintiennent notre rang, nous sommes certains de trouver dans tous les avens, quels qu'ils soient, les documents neufs, gracieux et distingués que nous fournissent les plus grandes maisons de modes et de nouveautés de Paris.

Initiés à l'avance, dès l'approche de chaque nouvelle saison, aux créations qu'elle doit produire, nous savons déjà que chez Gage-
lin¹ se trouvent de belles et charmantes étoffes de tous genres; — que chez Janisset² on verra des bijoux d'un style inconnu,

¹ Rue Richelieu, 93. — ² Rue Richelieu, 112.

chez Baudrant¹, Dasse², Alexandrine³, des modes attirant déjà la foule des acheteurs étrangers, qui trouvent dans ces maisons cent gracieux modèles en velours, en satin, en blonde, et en parures d'hiver.

Dans notre dernier numéro, nous avons même mentionné des chapeaux en velours déjà expédiés par la maison Séguin⁴, parce que cet envoi d'un goût si parfait avait encore l'avantage des formes ployantes, si précieuses pour les envois à l'étranger, que nous ne cessons de les citer entre tous.

Mais une des bonnes fortunes de cette saison, une des chances heureuses au milieu de toutes les crises fâcheuses qui ont frappé l'industrie, c'est la possibilité de posséder aujourd'hui des fleurs de Constantin⁵, grâce à l'étendue que le grand fleuriste a donnée à sa fabrication au moment même où tous les ateliers restaient en suspens. — Le nombre considérable de jeunes personnes employées à ces travaux, que Constantin a voulu leur maintenir, dans la pensée la plus philanthropique, a produit une assez grande quantité de ces fleurs admirables pour que les marchands étrangers y trouvent des avantages de choix et de prix bien faits pour centupler le mérite des modes qu'ils auront à créer cet hiver. — Tant d'indélicates imitations ont été tentées jusqu'ici, tant de fausses affirmations ont été répétées pour faire passer maintes fleurs pour celles de Constantin, que le célèbre artiste a bien fait aujourd'hui de se déterminer à paralyser l'imposture et la contrefaçon en offrant dans ses propres salons, et à des prix accessibles à tous, les productions de son talent inimitable.

Les maisons de Camille, Brunel - Leymerie, Dessalles, Palmyre commencent déjà à tailler le satin et les étoffes destinées aux toilettes d'automne. Mais jusqu'ici, aucune nouveauté saillante dans la forme. Toutes les variétés sont dans les accessoires. La passementerie, comme frange mousseuse, et galons de Venise, si bien exécutée chez Sorré-Delisle⁶, s'emploie beaucoup pour garnitures de mantelet, de redingote, et nous pouvons affirmer à l'avance que jamais tous ces ac-

cessoires charmants n'auront été mieux entendus et plus variés que nous ne le verrons chez Sorré-Delisle.

Les ateliers de M^{me} Clémançon¹ font aussi une grande confection de corsets de toute espèce, car voici venir le moment où chaque femme, empressée d'établir ses nouvelles toilettes, viendra chez la grande faiseuse. Aussi, M^{me} Clémançon prépare-t-elle toutes les formes, coupes, de tous genres pour satisfaire à toutes les exigences de la coquetterie et du bon goût. Le corset a aussi, comme toutes parties de la parure, son cachet de distinction; la taille a son aristocratie d'élégance, son aspect de coquetterie distinctive, et en cela M^{me} Clémançon a parfaitement compris les secrets qui devaient produire des perfections si recherchées.

— Les *cazawecks* seront certainement le cachet de l'année 1848, si l'on en juge par la quantité demandée de tous côtés pour la campagne, la province, l'étranger; c'est que rien n'est commode comme ces petits pardessus, qui font d'une toilette d'été une toilette d'automne, et remplacent si gracieusement le châle et l'écharpe. — Aujourd'hui ils sont encore tous en taffetas à demioquette; dans quelques jours ils seront en satin, en reps, un peu plus tard en velours. — A cela un ornement à volonté en passementerie, dentelles, soutaches, broderie de soie. — Ce costume étant de fantaisie permet toutes les fantaisies du goût; on en prépare en velours noir entouré d'une délicate broderie en soie noire et jais avec olive et cordelière soie et jais qui seront ravissants. — On les double en satin rose, cerise, ou même noir. — On les portera beaucoup chez soi le soir ou au théâtre. — Toutes les robes vont bien, toutes les tailles paraissent gracieuses, toutes les femmes sont à leur aise avec ces pardessus si coquets et si gentils. M^{me} Dessalles² y apporte déjà le goût si distingué qui lui appartient, et dans ce moment en exécute une commande superbe pour plusieurs grandes dames de Londres.

— Toujours et plus que jamais les robes se feront moins longues, et par conséquent

¹ Rue Neuve Saint-Augustin. — ² Rue Richelien, 38.
— ³ Rue d'Antin, 14. — ⁴ Rue Neuve des Capucines, 5.
— ⁵ Rue Neuve Saint-Augustin, 37. — ⁶ Place de la Bourse, 31.

¹ Rue du Port-Mahon, 8. — ² Rue de Grenelle Saint-Germain, 105 ter.

la chaussure se verra plus élégante, et la réputation de Caux¹ en sera plus digne de son talent.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilette de chez soi. — Jupon en taffetas d'Italie, à lignes blanches et roses; cannezout en mousseline; fichu en dentelle noire.

Toilette de promenade. — Robe en taffetas glacé vert; mantelet de taffetas blanc; chapeau de paille.

PLANCHE DE PATRONS.

N° 1. *Entre-deux.* — Il se brode au plumetis, au-dessus de l'ourlet de la robe d'organdie ou de mousseline, ou de chaque côté de l'ourlet qui se trouve sur la pièce de poitrine d'une chemise d'homme.

N° 2. *Sachet pour mouchoirs.* — On le brode en sou-tache d'or, d'argent ou de soie, sur velours, satin, moire, etc. On peut le broder également au point de chaînette.

N° 3 et 4. *Col et manchette au plumetis sur mousseline,* en point de cordonnet ou de feston, si on le brode sur du jaconas.

Le n° 5 est un fond qui forme tout le bonnet. On le brode en lacet de coton et points à jour. — Il faut employer du fin fil d'Irlande pour faire les jours. On met un picot au bord de ce fond. Ce bonnet se fronce seulement de chaque côté des oreilles; l'on met dessus ou dessous de gros nœuds de velours ou de ruban, ou bien des touffes de fleurs.

N° 6. *Encadrement de mouchoir, au plumetis.*

N° 7. *Autre encadrement de mouchoir, en broderie anglaise.*

Les noms Hélène et Gabrielle se brodent au plumetis, sur de simples mouchoirs à vignettes.

N° 8. *Col au crochet.* — La petite dentelle qui est au bord peut se faire pour bas de jupons ou de pantalons.

N° 9. *Dessin de tapisserie pour cabas, chaise, pelote, tabouret.*

N° 10. Ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

N° 11. *Petite dentelle gothique au tricot.* — Montez dix mailles.

Ce tricot se fait à l'endroit.

1^{re} aiguille. — Tricotez trois mailles simples, — jetez le fil sur votre aiguille de droite, comme si vous vouliez tricoter à l'envers, — tricotez deux mailles ensemble, — tournez le fil trois fois autour de votre aiguille, — deux mailles ensemble, — tournez le fil deux fois, — deux mailles ensemble, — et tricotez une maille simple. — Il doit se trouver treize mailles sur cette première aiguille.

2^{re} aiguille. — Tricotez trois mailles simples, — une à l'envers, — trois à l'endroit, — jetez votre fil sur votre aiguille, — tricotez deux mailles ensemble, — une maille simple. — Il doit y avoir treize mailles sur cette deuxième aiguille.

3^{re} aiguille. — Trois mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble, — huit mailles simples. — Encore treize mailles sur cette troisième aiguille.

¹ Boulevard des Italiens, 11.

4^{re} aiguille. — Dix mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble, — une maille simple. — Treize encore sur cette aiguille.

5^{re} aiguille. — Trois mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble, — trois mailles simples, — tournez deux fois le fil, — deux mailles ensemble, — tournez deux fois le fil, — deux mailles ensemble, — une maille simple. — Il doit y avoir quinze mailles sur cette cinquième aiguille.

6^{re} aiguille. — Trois mailles simples, — une à l'envers, — deux mailles simples, — une à l'envers, — cinq mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble, — une maille simple. — Il doit y avoir quinze mailles sur cette sixième aiguille.

7^{re} aiguille. — Trois mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble, — dix mailles simples. — Il faut encore quinze mailles sur cette aiguille.

8^{re} aiguille. — Tricotez deux mailles simples, — rabattez la première sur la deuxième, — tricotez la troisième, — rabattez dessus la deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous ayez rabattu cinq mailles, — tricotez six mailles simples, — jetez le fil, — deux mailles ensemble et une maille simple. — Il doit y avoir dix mailles sur cette dernière aiguille.

Reprenez à la première aiguille et continuez.

Le n° 12 se tricote par bandes, que l'on réunit ensuite ensemble pour faire un couvre-lit, un coussin, etc. On varie les couleurs de ces bandes, selon son goût.

Ce tricot se fait à l'endroit. Il faut des aiguilles de bois de 18 millimètres de circonférence et de la laine de Berlin.

Montez neuf mailles, et tricotez une aiguille afin de consolider l'ouvrage. — Prenez la première maille sans la tricoter, — tricotez deux mailles simples, — jetez la laine sur votre aiguille de droite, — prenez deux mailles ensemble, tricotez-les, — tricotez une maille simple, — jetez la laine, — prenez deux mailles ensemble, et tricotez la dernière maille à l'envers.

Faites de même toutes les aiguilles. — Quand votre bande a la longueur que vous désirez, vous la fermez comme une jarretière. — On réunit ces bandes par un surjet fait avec de la laine.

Les n° 13 et 14 sont le devant et le dos d'un pardessus en taffetas. On le garnit de dentelle ou de garnitures découpées à l'emporte-pièce. Ce patron, ainsi que tous ceux que l'on peut désirer, se trouve rue de Hanovre, 11.

Patron de corset.

Le n° 16 est un des côtés du dos. Ce dos est doublé depuis le chiffre 5 jusqu'au chiffre 22. C'est cette doublure qui a été indiquée sous le bras par des lignes pointées, et qui dépasse le n° 16 parce qu'elle se rabat sur le n° 19. — Les trois longues lignes pointées qui traversent en biais sur le dos, sont deux baleines retenues entre la doublure et le dessus. — Ces espèces de boucles, au nombre de onze, qui dépassent le corset, contiennent l'une des deux baleines rondes que l'on retire pour se délayer. — Ces trois petites lignes pointées qui se trouvent entre les chiffres 14 et 16 1/2 indiquent trois ganses rondes, cousues serrées entre la doublure et le dessus pour maintenir cette partie du corset. La ligne pointée qui se voit le long des onze boucles indique où se met l'une des baleines du dos.

Le n° 17 est le gousset qui se coud le plus près du milieu du dos.

Le n° 18 est l'autre gousset; — des étoiles indiquent où ces goussets doivent être placés. Les lignes pointées indiquent, dans ces goussets, le droit fil du coutil.

Le n° 19 est l'un des côtés du devant de ce corset. Il

se taille en biais, ainsi qu'il est indiqué. On met une très-mince baleine dans chaque rempli de ces goussets.

— Les quatre lignes qui descendent en droit fil indiquent deux baleines contenues chacune dans un ruban.

— Les trois lignes qui partent de dessous le bras indiquent deux baleines contenues aussi chacune dans un ruban. — Les deux lignes pointées en biais qui partent du haut de l'ouverture du gousset, le ferment près du bras et rejoignent les baleines, indiquent deux petites baleines contenues dans un seul ruban.

Le n° 20 est le gousset qui se place le plus près de la poitrine.

N° 21, le gousset qui se place le plus près du bras.

Le n° 22, le gousset qui se trouve le plus près du busc.

Le n° 23, le gousset qui se place sur la hanche. Les lignes pointillées dans ces goussets indiquent le droit fil.

On place, le long du surjet qui réunit les deux devants un ruban pour contenir un busc d'acier.

N° 24. *Modèle du corset tout fait.*

DEUXIÈME FEUILLE DE PATRONS.

N° 1, 2, 3, 4. *Dos, devant, petit côté du dos, manche du corsage Leczinska.*

Le n° 5 donne ce corsage tout fait. On voit qu'il s'attache sur le devant jusqu'à la hauteur du busc du corset; là, il est coupé carrément, puis il est échancré sur la poitrine. — A partir de l'endroit coupé carrément, jusqu'en bas du corsage, on met quatre ou cinq garnitures, soit en passenterie, soit en étoffe pareille cousue à la vieille, etc. La même garniture se met autour du cou, en descendant de chaque côté jusqu'au bas du corsage.

N° 6. *Pèlerine croisée pour enfant du premier âge.* — Broderie anglaise. — Le col est détaché et se brode séparément.

N° 7, 8, 9. *Fond et devant d'un bonnet à deux passes.* — Broderie anglaise (cordonnet ou feston, découpée dans l'intérieur). — On fait les deux broderies sur la seconde passe, ce qui en figure trois quand elle est réunie à la passe de dessous qui a des barbes.

Le n° 10 est la garniture qui forme le bavolet. On la coud au-dessus de la fausse coulisse du fond du bonnet. — Ce fond et cette garniture doivent être taillés en biais.

Le n° 11 représente ce bonnet tout monté.

LE CHATEAU DE PUSIANO.

Le soleil avait perdu de sa chaleur, et de gros nuages commençaient à s'amonceler à l'horizon, présageant une soirée orageuse, lorsque, vers la fin d'avril, j'atteignis le petit plateau glacé sur lequel est bâti l'hospice du Mont-Saint-Bernard. Cet hôpital, fondé au dixième siècle, par Bernard de Menton, gentilhomme savoyard, est situé à environ treize cents mètres au dessus de la Méditerranée.

J'étais depuis plus d'une heure chez les vénérables religieux, lorsque l'abolement des chiens annonça l'arrivée de nouveaux voyageurs. Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid et de fatigue.

Tout ce que l'hospitalité peut offrir de secours fut prêt dans un instant et distribué par les frères sans distinction avec autant de zèle que de sensibilité. Parmi les nouveaux venus se trouvaient un Anglais nommé lord Blake et sa femme, jeune personne d'une vingtaine d'années, dont la pâleur rendait encore la beauté plus intéressante. Le reste des voyageurs se composait d'un officier suisse au service du roi de Sardaigne, qui allait rejoindre son régiment; d'un joueur de vielle, dont l'instrument était resté parmi les neiges; de deux capucins babillards qui se mirent à raconter, par ordre chronologique, l'histoire de tous les grands seigneurs à qui le passage du Saint-Bernard avait coûté la vie; et des domestiques du lord anglais.

Pendant le souper, aussi abondant que proprement servi, je questionnai lord Blake dans sa langue, sur les dangers auxquels il venait d'échapper. Jusque-là, il n'avait répondu à tout ce qu'on lui avait dit que par monosyllabes; mais il commença à se trouver parmi l'espèce humaine lorsque l'espèce humaine se fit entendre en mauvais anglais. Sa femme, que toutes les attentions des bons religieux n'avaient point tirée de son accablement, parut sensible à cette conformité de langage, et nous liâmes conversation.

Ils m'apprirent qu'ils se rendaient dans la Lombardie, où, depuis deux ans, ils avaient fixé leur séjour. Des affaires importantes les ayant rappelés en Angleterre, pour abrégé leur retour dans le Milanais, ils avaient préféré prendre la route la plus courte, quoique la plus dangereuse.

Après avoir pris la résolution de faire route ensemble jusqu'à Verceil, chacun de nous songea à gagner sa cellule, bénissant la Providence d'avoir placé des chanoines réguliers de Saint-Augustin sur des rochers où la nature a refusé un asile aux animaux et la chaleur à la végétation.

L'image de la belle Anglaise eût occupé toute la nuit un voyageur moins fatigué que moi; mais, malgré la douceur angélique de sa voix et sa touchante mélancolie, le sommeil commençait déjà à fermer mes paupières appesanties, lorsqu'à travers la légère cloison qui séparait nos deux cellules, je l'entendis adresser à Dieu une fervente



15 Septembre 1848.

Margot

2378.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Etoffes Gaydin. Canotou de M^{me} Poyan. Chapeau de M^{me} Dapce. Umbrelle Vertier.

Mess. G^{rs} J. Fuller, 34, Rue d'Orléans St. Louis.



rière dans laquelle elle se reprochait d'avoir abandonné un père qui l'idolâtrait et qu'elle avait réduit au désespoir.

Le lendemain, en descendant le Saint-Bernard, j'appris que lord Blake, neveu du vertueux chevalier Blake, qui, pendant quarante ans, représenta au Parlement la ville de M..., avait, depuis deux ans, quitté l'Angleterre, emmenant avec lui sa femme Lucy Jennings.

Ils avaient acheté la terre de Pusiano, dans le Milanais, située près du lac de Come et éloignée des grandes routes et du passage importun des voyageurs. Après un mois d'un séjour incognito à Londres, ils revenaient dans leur exil ; mais l'un et l'autre avec des sentiments bien différents.

Rien ne lie plus vite que le voyage, surtout dans des lieux où l'on reçoit en commun de fortes impressions. Nous mîmes quatre jours à nous rendre à Verceil, ce que nous pouvions facilement faire en deux jours. Enfin, il fallut pourtant se séparer. Lord Blake et sa compagne prirent la route de Milan, après m'avoir engagé à les venir voir dans leur retraite. Le printemps suivant me rappelait en Italie : je promis d'aller partager avec eux quelques jours de tranquillité.

Sans connaître leur véritable position, il suffisait de la tristesse de lady Blake, de ses peines secrètes dont j'avais entendu l'expression chez les religieux du Saint-Bernard, pour m'attacher à ma promesse. Une lettre de lord Blake vint me la rappeler ; et l'année suivante je repassais les monts.

En approchant de Pusiano, je ressentis une émotion involontaire ; soit qu'au souvenir des hôtes qui m'attendaient se mêlât un pressentiment de leurs infortunes, soit que la vue des lieux que je parcourais me disposât à l'attendrissement, toujours est-il que j'arrivai à Pusiano avec un sentiment confus aussi pénible que la douleur et dont je ne pouvais me rendre compte.

C'était le lendemain de la Pentecôte ; la campagne était couverte de fleurs et de verdure ; la route était bordée de cèdres odorants et de limoniers ; des milliers d'arbres fruitiers répandus dans la vallée et sur la pente des montagnes, offraient aux regards un verger continu ; dans le lointain, on apercevait l'Adda s'échappant du lac de

Come, et au milieu du vallon, on voyait deux autres petits lacs animés par les cygnes.

Arrivé au château, on me conduisit à une terrasse où se trouvait lord Blake lisant les *Méditations* d'Hervez. Il m'embrassa avec une espèce de frissonnement. Je remarquai avec terreur les vêtements lugubres dont il était vêtu. J'hésitai donc à lui parler de sa femme, et, de son côté, les paroles expirèrent sur ses lèvres. Hélas ! quel sujet d'un premier entretien ! Les larmes de cet infortuné m'apprirent bientôt son affreux malheur. Depuis trois mois, lady Blake avait cessé de vivre, et l'étranger accouru pour la voir n'aborda cet asile que pour y pleurer sa perte.

Nous rentrâmes bientôt au château, où le déjeuner nous attendait ; mais la tristesse en avait banni tout le charme. Peu après, lord Blake me quitta en s'accusant sur des devoirs sacrés qu'il avait à remplir, et je restai avec un ecclésiastique écossais qui lui avait servi de professeur à l'université d'Oxford.

Ce bon M. Howel avait bien la meilleure âme et le meilleur esprit qu'il soit possible de rencontrer. Père, ami, confident et même complice de son élève, il s'était avec lui enseveli dans cette retraite. Il était à la fois l'aumônier, l'intendant, le trésorier et le lecteur de la maison, sans que ces diverses occupations lui fissent négliger Virgile et Milton, dont il avait gravé les sentences dans tous les bosquets du parc.

Le lendemain de mon arrivée, lord Blake voulut me faire partager une de ses jouissances habituelles. Il me conduisit sur une hauteur, qu'ombrageait un bois de châtaigniers. Les premiers rayons du soleil éclairaient la cime resplendissante des Alpes ; le reste de l'horizon était encore voilé. Les ombres, en s'éloignant, agrandirent insensiblement le spectacle. La lumière perçait les gorges des montagnes, tandis que les premiers plans restaient ensevelis dans le clair-obscur. L'air était aussi transparent que les eaux du lac ; devant nous la vallée, couverte de champs, de prairies, d'arbres vigoureux, de bestiaux et de villages, ressemblait à un vaste jardin planté pour l'agrément des maîtres du château ; à chacun de nos pas le site changeait d'aspect, et

toujours quelque chose d'imprévu et de séduisant charmaient les regards. L'art n'avait eu rien à faire dans ce séjour, où la nature avait prodigué tous ses dons.

Depuis ce jour, bien des fois nous avons aussi parcouru les rives des deux lacs et des canaux qui entourent une petite île, fraîche et riante retraite couverte de verdure, sans que mon hôte m'eût proposé d'y débarquer. J'avais encore remarqué que lord Blake, dans sa promenade solitaire de chaque matin, dirigeait ses pas du côté de l'île. Curieux d'y pénétrer à mon tour, je priai mon hôte de m'y conduire.

— Pardonnez à ma réserve, me dit-il. Je ne voulais point vous rendre témoin de mes douleurs. Mais, puisque vous le voulez, vous pénétrerez dans ce séjour d'un deuil éternel, où je veux passer ma vie.

En disant ces mots, il me prit par la main. Nous descendîmes la pelouse et traversâmes le premier lac. Une avenue de peupliers nous amena au centre de l'île, où se trouve un monticule de roches nues, entourées de hautes futaies. Un ruisseau s'y perd entre des débris de rochers et des gazons épars. Nous traversâmes une enceinte d'arbres au delà desquels était une grille en fer circulaire. Lord Blake prit une clef, ouvrit la grille et m'introduisit dans l'intérieur, et je me trouvai en face d'un mausolée en marbre blanc, entouré de quelques sycomores plantés sans ordre et sans symétrie. Au centre du tombeau se trouve une ouverture à travers laquelle passe un pècher.

— Voici la demeure de Lucy, me dit lord Blake ; et les larmes vinrent étouffer sa voix. Puis il me fit asseoir à côté de lui sur un banc de pierre, prit mes mains dans les siennes, et continua ainsi :

« Je suis né avec de la fortune et des passions, deux avantages presque toujours funestes pour ceux qui les possèdent. Destiné dès mon enfance à la marine, profession dans laquelle plusieurs de mes ancêtres s'étaient illustrés, je m'embarquai bien jeune, et chacun de mes retours en Angleterre était marqué par des excès. Mais le monde me pardonnait tout, et son indulgence m'enhardissait. Cependant l'ivresse du plaisir n'avait pas entièrement détruit les principes d'honnêteté que l'éducation avait inculqués en mon cœur, et dans un

séjour que je fis à M....., j'eus occasion de voir miss Jennings. C'était la première femme qui eût fait sur moi quelque impression. Bientôt mon amour devint presque de la fureur. Je parlai de mariage, mais le père de Lucy fut inflexible. C'était un négociant plein d'honneur et de fierté. Il considérait mon alliance comme le malheur de son enfant. Désespéré, et ne consultant que la violence de mon caractère, je résolus d'enlever miss Jennings et de l'épouser malgré l'opposition de son père. Cette proposition, que je fis à la jeune fille, lui fit horreur : l'amour filial l'emportait sur l'amour naissant, et mes instances furent inutiles. Mais ma douleur fut tellement inconsolable, mon désespoir tellement violent, que miss Jennings finit par m'écouter, et déserta la maison paternelle pour me suivre en Ecosse, où M. Howel nous donna la bénédiction nuptiale.

Une lettre de notre part, pleine de repentir, ne put calmer le père de Lucy, qui voulait avoir recours aux lois pour arracher sa fille de mes bras. En présence de cette menace, nous prîmes la résolution de quitter l'Angleterre.

L'agitation, le chagrin, la douleur avaient altéré la santé de ma pauvre femme. Il n'était plus en mon pouvoir de lui rendre le repos. Le climat de l'Italie était favorable à sa santé délicate. Cette terre était à vendre, le charme de ce séjour nous décida à nous y fixer. Les premiers soins d'un établissement nouveau, les plaisirs de la campagne ranimèrent pendant quelque temps sa vie languissante. Elle avait l'espoir d'être bientôt mère, et j'espérais que son enfant adoucissait le souvenir des cruelles circonstances qui lui avaient donné le jour ; mais, hélas ! la malédiction paternelle nous poursuivait jusque dans ces rochers. Lucy accoucha d'un enfant mort. Depuis ce moment, sa vie dépérissait à vue d'œil : l'image de son père abandonné la poursuivait sans cesse ; les remords amenèrent des plaintes, qui augmentaient ses angoisses et les miennes : tous nos moments étaient empoisonnés. Plus d'épanchements, plus de confiance, plus de promenades en commun. Nous nous cachions mutuellement nos larmes, Lucy parce que ce n'était plus moi qui les faisais couler, moi pour éviter d'augmenter de ma douleur celle dont je la voyais accablée.

Je tentai un dernier effort auprès de M. Jennings : il resta inflexible. A notre passage du Saint-Bernard, vous fûtes témoin de la mélancolie de Lucy. Depuis notre retour ici, cette mélancolie ne fit que s'accroître, et malgré le climat, malgré tous les soins que je n'ai cessé de lui prodiguer, elle rendit bientôt dans mes bras le dernier soupir.

Après ce moment terrible, je fis embaumer le corps de Lucy, et je le conservai ainsi bien longtemps près de moi ; et quand la nuit, fatigué d'une incessante insomnie, je pressais les touches de son piano, il me semblait entendre la voix de Lucy répéter les airs que si souvent je lui avais entendu chanter.

Devenu plus calme, j'ai fait construire ce mausolée, et j'ai donné à l'île le nom de l'infortunée qui repose sous ces ombrages.

Ce pêcher, que vous voyez, a été planté de mes mains : je l'arrose moi-même tous les matins ; je le vois croître de la cendre de Lucy. La première pêche qu'il produira sera pour M. Jennings. Avant de la cueillir, j'assemblerai ici tous les pères du canton, et leur conterai ma triste histoire. »

C'est ce qui arriva l'année suivante. L'île, le mausolée et le pêcher existent encore aujourd'hui.

HENRI DE SAUCLIERES.

LE PRÉ AUX CLERCS.

A propos de la reprise du *Muletier* à l'Opéra-Comique, M. Adolphe Adam, dans son feuilleton musical du *Constitutionnel*, passe en revue tous les ouvrages d'Hérold, et fait une digression piquante sur une anecdote qui se rattache à l'histoire du *Pré aux Clercs*.

L'immense succès du *Pré aux Clercs* devait sauver le théâtre ; aussi la joie y était-elle à son comble, lorsque le lendemain une fatale nouvelle se répand. M^{me} Casimir envoie prévenir de ne pas annoncer la 2^e représentation ; elle se sent tellement indisposée qu'il lui est impossible de prévoir l'époque de son rétablissement.

Or, ce jour-là, le directeur de l'Opéra attendait chez lui deux de ses amis à dîner. L'un d'eux entre la figure bouleversée, c'était Rosman.

— Eh ! mon Dieu, qu'avez-vous donc ? lui dit le directeur.

— Oh ! ne m'en parlez pas, répond Rosman, je suis au désespoir, non pour moi, mais pour un de mes bons amis, ce pauvre Hamet, qui, par ma faute, perd net 40,000 francs.

— Et comment cela ?

— Oh ! mon Dieu, c'était une affaire sûre. L'Opéra-Comique avait besoin de cette somme pour monter l'ouvrage d'Hérold. C'était un succès certain, n'est-ce pas ? Eh bien ! tout est renversé, et avant huit jours la faillite sera déclarée.

— Ah ça ! j'étais hier à la première représentation du *Pré aux Clercs*. C'est un très-grand succès : il y a là beaucoup d'argent.

— Oui, hier, c'était un succès ; on aurait fait cent mille francs dans le premier mois ; mais aujourd'hui il n'y a plus rien. Une maladie, que sais-je ? un caprice peut-être de la première chanteuse, rend impossible la continuation des représentations.

Hamet était entré sur ces derniers mots.

— Eh bien ! dit le directeur ; vous croyez votre argent perdu : je me charge de vous le faire retrouver, mais j'y mets une condition.

— Laquelle ? interrompirent les deux amis.

— Vous allez quitter vos airs de désespoir, et faire galement honneur à mon dîner. Je vous dirai mon secret au dessert.

Le dîner fut gai. Au dessert, le secret fut demandé avec instance.

— Il n'y a pas de secret, dit le directeur : avant huit jours, on jouera la deuxième représentation du *Pré aux Clercs*.

— Ah ! grand médecin ! s'écria Rosman, vous allez guérir M^{me} Casimir, vous avez quelque recette infallible ?

— Mon cher ami, vous savez fort bien que je ne fais plus de médecine ; et d'ailleurs, en ferais-je encore, que je n'entreprendrais pas la cure d'une première chanteuse indisposée. M^{me} Casimir restera malade tant qu'elle voudra, et l'on jouera le *Pré aux Clercs*.

En achevant ces mots, il descendit, suivi de ses deux amis, et il se fit conduire chez l'infortuné directeur de l'Opéra-Comique.

— Vous allez me conduire chez M^{me} Casimir, lui dit son confrère de l'Opéra : il faut qu'elle joue demain, ou qu'elle rende le rôle.

En cinq minutes on était chez M^{me} Casimir.

— Madame, lui dit Paul, à qui le directeur de l'Opéra avait fait sa leçon pendant le trajet, je viens encore vous demander si vous pourrez chanter demain ?

— Demain, monsieur ? et dans l'état où je suis, sais-je si je le pourrai dans trois semaines ?

— Alors, je viens vous prier de vouloir bien me rendre le rôle.

— Le rôle, et pour qui donc ?

— Pour mademoiselle Dorus, que monsieur le directeur de l'Opéra veut bien me prêter.

— Ah ! mon cher directeur, voilà votre rôle ; mais je serai rétablie avant que mademoiselle Dorus soit parvenue à l'apprendre.

Paul prit la musique, salua et sortit.

Chez M^{lle} Dorus, ce fut le directeur de l'Opéra qui porta la parole.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous rendre un service. La pièce de notre pauvre ami Hérold va être interrompue par une maladie de madame Casimir, et j'ai songé à vous faire chanter son rôle, qui est digne d'une grande chanteuse. Mais il faut être prête à le jouer dans le plus bref délai, et madame Casimir prétend qu'il vous faut trois semaines pour l'apprendre.

— Madame Casimir a dit cela ? interrompit avec vivacité M^{lle} Dorus. Allez lui dire que je le saurai dans quatre jours.

M^{lle} Dorus tint parole : quatre jours après, elle répétait au théâtre ; huit jours plus tard, on donnait la deuxième représentation du *Pré aux Clercs*.

Le charmant talent de M^{lle} Dorus, alors dans toute sa splendeur, prêtait un nouveau charme à la partition. Tout le monde fut heureux, auteurs, directeur, acteurs, capitaliste ; mais surtout le directeur de l'Opéra, car il avait en même temps sauvé un ami d'une perte d'argent, relevé la fortune d'un confrère et assuré l'existence de trente familles d'artistes.

A ce Numéro est jointe la planche 2378.

THÉÂTRES.

GYMNASE. — *La Comtesse de Sennecey*.

Avant le lever du rideau, une vive curiosité régnait dans la salle, et jamais pièce n'a peut-être été écoutée du commencement à la fin avec une attention plus soutenue. A mesure que les scènes se déroulaient, on attendait avec émoi quelques souvenirs d'une tragique aventure qui naguère a eu dans le monde aristocratique un si grand retentissement.

La jeune comtesse de Sennecey adore son mari, mais elle est jalouse, et cette passion qui éclate à chaque instant, fait de son ménage, un véritable enfer.

Cette jalousie est bien naturelle : avant son mariage, le comte était épris de Georgina, cousine de la comtesse, jeune et jolie orpheline, femme d'un esprit distingué, mais sans fortune.

L'amour du comte pour Georgina fait chaque jour des progrès d'autant plus grands que Georgina est d'une réserve extrême. C'est au point que le comte est disposé à lui sacrifier tout ; il l'installe dans sa maison, lui confie le soin de son enfant et entretient avec elle une tendre correspondance.

Il n'en faudrait pas tant pour alarmer un cœur moins délicat, moins susceptible que celui de la comtesse ; elle est jalouse pour son mari, pour son enfant. C'est chez elle presque de la fureur et de la folie, et dans son désespoir elle attente à sa vie à l'aide du poison. Heureusement, elle est sauvée par un pharmacien, personnage comique qui répand quelque gaieté dans cette pièce mélancolique.

M^{me} Rose-Chéri est fort touchante dans cette scène, où elle se montre jalouse avec un naturel exquis. Elle a d'ailleurs supérieurement rendu toutes les nuances de son rôle, et cette création lui fait le plus grand honneur. M^{lle} Melcy a très bien interprété le rôle si difficile de Georgina. Bressant est très-distingué dans le rôle du comte. Ferville et Jeoffroy ont très-bien fait valoir leurs rôles comiques. Le succès de la *Comtesse de Sennecey* a été complet, et cette pièce fera de belles recettes.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.